

Le miroir de Nepomuceno

Nouvelle **Françoise Major**

Le nom de l'école était composé de deux patronymes anglais. Ça sonnait sérieux, j'imagine. Je n'aurais pas fait les démarches pour obtenir le poste, mais Manon repartait vivre en France et m'offrait de la remplacer. J'ai dit OK. Et je suis devenue professeure de français pour de hauts dirigeants de la Banque du Mexique.

Il y avait un code vestimentaire. Je n'avais pas la garde-robe de l'emploi. J'improviserais un look de niña bien avec le peu d'éléments dont je disposais, une jupe de corduroy vert et une autre brune à pois blancs, toutes deux achetées dix ans plus tôt chez Urban Outfitters. Le cuir des chaussures que m'avait laissées Manon était endommagé, mais j'attirerais le regard vers le haut, faisant l'effort, pour une rare fois, de me maquiller les yeux tous les matins – le contraire m'eût fait passer pour une fille qui se néglige. À l'école comme à la banque, on avait la gentillesse de ne pas commenter mon accoutrement, qui tenait plus de l'adolescente grunge que du prof de langues BCBG.

Je rencontrais mes trois étudiants à raison de deux heures, deux fois par semaine, dans leurs chics bureaux de l'avenue 5 de Mayo. Le premier, le plus haut placé (c'est-à-dire très, très haut : à côté de son ordinateur trônait un téléphone rouge, ligne directe pour recevoir les appels du président), était studieux, francophile. Un Porfirio Díaz sans poudre de riz sur les pommettes – son teint de lait le dispensait de se blanchir¹. J'avais peu de matériel à lui mettre sous la dent. Les *Contes* de Jacques Ferron, dénichés par miracle à la bibliothèque Vasconcelos, m'ont épargné plusieurs leçons à radoter la *Nouvelle histoire de Mouchette* (il nourrissait une obsession pour Bernanos).

Le deuxième, le plus jeune et le moins influent, voulait apprendre le français parce que le premier apprenait le français. C'était pour lui une affaire de prestige que de partager sa « maîtresse », comme il m'appelait, avec un personnage si haut placé. Je l'ai vite compris

– ça, et aussi qu’il aurait apprécié que je sois sa maîtresse de plus d’une manière. Armée d’un faux sourire, je me contentais de suivre les pages d’un manuel didactique, programme monotone que j’égayais de jeux de conversation. Ils aboutissaient invariablement à des commentaires semi-lubriques mêlés de rires agités – pas les miens.

Et puis il y avait Nepomuceno : ni studieux, ni francophile, ni motivé par une émulation entre collègues. Il a feint, au moins une semaine ou deux, de s’intéresser à la transitivité directe du verbe *voir* et à la phonétique de nos voyelles. Les masques sont vite tombés. Il avait pris la mesure de ma malléabilité. Rapidement, les « cours » ne se dérouleraient plus en français mais en espagnol. C’était en face d’un long monologue de deux heures que je venais m’asseoir. Nous parlions (il parlait) de son enfance pauvre dans un petit village de l’État de Guerrero, d’histoires de famille tragiques, de son ascension inespérée dans le monde de la finance – à la banque il était l’un des rares, sinon le seul, à avoir la peau aussi foncée. Son récit revenait souvent sur la crise économique des années 1990. L’error de diciembre², qui avait causé une vague de suicides, lui mouillait le coin des yeux. Il se sentait coupable. Par ailleurs : il avait des dons. Il voyait des choses. Il pouvait prédire l’avenir (l’effondrement du peso, non). Et il savait se transformer en jaguar.

J’essayais, peu importe le sujet, de le faire revenir au français. Que les souvenirs, sa vie chamanique, la dévaluation du peso se marient à ce pour quoi on me payait ; ça durait rarement plus de dix mots. Il en avait trop à raconter pour s’écrouler dans un dictionnaire étranger. Je sentais mon imposture plus vive que nulle part ailleurs. Si, plus tôt, j’avais réussi à éloigner le spectre de Bernanos pour travailler, dans de grands éclats de rire, *Le bon gars* de Richard Desjardins, avec Nepomuceno je ne créais jamais rien. Je jouais la confidente. Le déversoir. M’avait-il choisie pour me transmettre quelque chose ? Ses quatre heures de français lui achetaient quatre heures de liberté hebdomadaire ; quatre heures où il n’avait plus à aligner de chiffres, où il pouvait parler de tout ce que la vie était quand il ne portait pas son veston gris. Je me rabattais sur de minuscules victoires (la révision d’une table de conjugaison, l’écriture d’un court paragraphe) pour préserver les apparences – il fallait rendre compte de l’avancement de mes étudiants dans de minutieux rapports qu’exigeait l’école.

Un matin, il m’a offert un livre dont la couverture lilas était décorée d’une image psychédélique. C’étaient ses enseignements, qu’il signait d’un nom nahuatl interminable : il valait mieux que ses collègues ne soient pas mis au courant de ses activités. Après l’avoir lu, je pourrais commencer mon initiation chamanique.

J’étais entre fascinée et dubitative. À l’époque, je ne connaissais pour ainsi dire rien de la culture mexica, et les histoires de transformation en jaguar dépassaient mon entendement. J’ignorais à quel point cet animal était lié au pouvoir. Avec mes ami-es, j’appelais Nepomuceno le « chaman capitaliste ». Je me sentais privilégiée qu’il partage ses secrets magiques avec moi, en plein cœur de la grande Banque du Mexique, mais chacune de ces séances, puisqu’il n’était plus possible de parler de cours, m’épuisait. Je m’égarais parfois dans les replis de ses confidences, larguée par un mot ou une expression que je ne connaissais pas. Et nous ne terminions jamais à l’heure : il savait que je l’écouterais jusqu’à la fin. Mon esprit québécois (rigide) s’en agaçait. Quand on finit à midi, on finit à midi.

L’incident s’est produit un matin qui, il me semble, n’avait pas été différent des autres. Nous avons retracé de tristes destinées familiales ou parlé de limpieas³. Un grand craquement a retenti, suivi d’un rugissement surréal. On aurait pu croire à un terremoto, mais rien ne bougeait, et le bruit n’émanait que d’ici, de tout près : de la salle de bain privée attenante au bureau. Des collègues et leurs secrétaires se sont précipités à la porte, entrant sans frapper, l’air paniqué, Êtes-vous corrects ? Tout allait bien merci.

La salle de bain était faite d’un marbre blanc crème que traversaient de fines lignes dorées. Au mur, un grand miroir avait été encastré dans un cadre en or massif. Il n’en restait plus que des débris. Des milliers de tessons scintillants, qui réfléchissaient la lumière du plafonnier,

avaient recouvert le plancher et rempli le lavabo. Nous avons constaté les dégâts sans rien dire. La salle de bain irradiait. Polie, j'ai attendu qu'il amorce un mouvement pour retourner m'asseoir à la table de réunion, lorgnant au passage l'horloge qui marquait le temps sur le mur, me demandant si cela lui inspirerait une nouvelle introspection, si les quinze minutes dont nous disposions officiellement suffiraient, m'inquiétant de l'heure à laquelle j'arriverais chez moi.

Il s'est assis, le sourire énigmatique, s'est penché en me toisant. Qu'est-ce que t'as fait ? Je soutenais son regard sans réagir. Arrête, mija, arrête. Je sais que c'est toi.

Et je t'ai aidée, qu'il a ajouté en riant doucement.

Il a déclaré que nous avons assez travaillé pour aujourd'hui et je suis repartie de la banque en me demandant si j'avais enfin acquis le pouvoir de faire exploser des choses (ce n'était pas exactement un rêve d'enfant, mais c'eût honoré mes tentatives désespérées de petite fille qui voulait déplacer des objets par la force de son esprit). ¿Esas mamadas qué⁴? me dirait mon coloc en levant les yeux au ciel lorsque je lui raconterais le miroir brisé, de retour à l'appartement.

Je ne suis pas restée longtemps. Les horaires de travail fixes m'ont toujours emprisonnée (je comprendrais plus tard que la disponibilité présumée des pigistes était une prison plus insidieuse encore). À cet horaire qui me contraignait déjà, il fallait que j'ajoute une visite bimensuelle à l'école, située dans un coin mal famé de la colonia Lindavista, parce qu'on refusait que j'envoie mes rapports par courriel – ça me rendait folle. En partant, j'ai dit à Nepomuceno que je le contacterais pour mon initiation chamannique.

À rebours, j'aime croire que les éclats de ce miroir nous avaient offert l'image de nos morcellements intimes – c'était peut-être l'unique fil qui nous reliait et avait permis notre connivence, aussi éphémère fût-elle. Traversée et transformée par la ville, ses gens, leurs pensées, j'étais en train de renoncer, de manière à la fois volontaire et inconsciente, à la douce sérénité de n'avoir qu'une maison. Nepomuceno, lui, avait trouvé dans mes cours une soupape inespérée. Il évitait ainsi que les coutures de son costume de banquier cèdent, sous ses mouvements trop amples d'homme-jaguar.

Le temps a passé. Je n'avais toujours pas lu son livre. Je l'ai revu dans un vernissage au musée Franz Mayer. Il jasait avec d'autres hommes en complet. Je suis allée le saluer ; il n'avait pas l'air heureux de me voir. Il avait laissé tomber les cours de français.

1. Porfirio Díaz, président du Mexique en 1876, de 1877 à 1880 et de 1884 à 1911, était reconnu pour son amour de la France. Il se blanchissait le visage à la poudre de riz pour camoufler ses ascendances autochtones, notamment mixtèques.

2. Le 1^{er} décembre 1994 marque la fin du sextennat de Carlos Salinas et le début du mandat d'Ernesto Zedillo, qui doit faire face à la baisse des réserves de change, entre autres due à l'instabilité du pays (assassinat de Luis Donaldo Colosio, candidat à la présidence, soulèvement de l'armée zapatiste, etc.). Dans la nuit du 20 décembre, le peso, alors ancré au dollar américain, est brusquement dévalué. Les capitaux étrangers fuient ; les entreprises et les particuliers font faillite devant l'impossibilité de rembourser leurs dettes. D'autres dévaluations se succèdent. Le prix du dollar augmente de 300 % dans une très courte période. Cette crise, aussi appelée « Efecto Tequila », a des conséquences encore aujourd'hui. À lire en ligne sur laeconomia.com.mx (en espagnol).

3. Purifications spirituelles.

4. Littéralement : « C'est quoi ce tétage-là ? »

Françoise Major est autrice et traductrice. Elle a publié *Dans le noir jamais noir* (La Mèche, 2013) et *Le nombril de la lune* (Cheval d'août, 2018). Elle a vécu six ans à Mexico et habite présentement à Montréal.